

18 mars 2022.

Le ciel est bas et lourd. Peut-être va-t-il pleuvoir. Je frissonne. Je frissonne souvent. La faute au vent qui me parcourt, la faute à mon grand âge...suis-je si vieux? J'ai tellement de souvenirs.

Je les regarde. Ils sont jeunes, ils vont par petits groupes sages à travers les rues selon des trajectoires différentes ; certains d'un pas plus assuré que d'autres ; ceux-là observent, timides, impressionnés. Ils ne savent pas trop quoi penser de ce qui les entoure. Cela se voit, cela se sent à leurs hésitations. Là ? Maintenant ? Prendre une photo ? Prendre cette photo ? Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ? Un groupe sort de l'église, il me remarque et vient à ma rencontre.

« La prof a dit qu'il était là bien avant le massacre ». Elle arrive la prof, du moins je suppose que c'est elle, une dame plus âgée qu'ils écoutent et qui leur explique. L'entendre parler me ramène au passé, CE passé, celui qui fait que depuis ce jour, je ne sais plus bruire, je ne sais que frissonner.

J'ai été si heureux. Pour moi et pour eux. Fier de la place qu'ils m'avaient faite, entouré des cris et des rires des enfants, de leurs jeux et de leurs rondes, fier de l'ombre portée sur les conversations des femmes, fier des caresses de leurs mains, de leurs corps adossés, fier d'être là pour eux. Les jours de marché, les jours de dentiste chez Mme Reignier, ou chez Brouillaud, le café coiffeur du coin, ils allaient et venaient, ils bougeaient, ils vivaient. Ils vivaient. J'ai été si heureux.

10 juin 1944. Peut-être une belle journée de printemps.

Ils sont arrivés par la route, à grand fracas. C'est le début de l'après-midi. Ils sont nombreux, ils encerclent le village. Il y a peu de vent mais je frissonne. 160. Ils sont 160, aux corps, aux muscles, aux esprits bandés de malveillance et de cruauté. Ils rassemblent tout le monde sur le champ de foire, là, devant moi, impuissant. Ils les partagent, ils les divisent ; des petits groupes d'hommes partent dans un sens, d'autres sont emmenés ailleurs, tous cernés par des ordres comme des aboiements. Les femmes et les enfants sont contraints de rentrer dans l'église. Pas de rires, pas de rondes. C'en est fini, je le sens bien. Je reste seul au milieu de la place. Ombre inutile. Je reste planté là.

Après, viennent les tirs de tous côtés. Ça commence en même temps. C'est froid, méthodique, la mort. Elle est en marche, elle passe avec des explosifs sous mes yeux. Elle est vêtue d'un uniforme foncé, elle sort de partout, avec tout ce qui peut brûler dans les mains, avec ses mitraillettes. Elle parle, la mort. Elle dit qu'elle a exécuté au hasard dans les rues, dans les maisons. Elle dit qu'ils sont tous tombés, par petits groupes, six endroits différents. Elle dit qu'elle va tout brûler. Qu'elle ne va rien laisser. Rien pour pleurer, rien pour se recueillir. Elle rentre dans l'église, la mort. Mon Dieu.

Autour de moi, tout est en flammes. Il est 16 heures. Certains de mes semblables brûlent eux aussi. Pas moi. Je reste planté là, témoin impuissant. La mort aussi est bien plantée, au garde à vous devant la grande porte de l'église dont le cœur explose, étouffe les derniers cris des enfants et de leurs mères asphyxiées. La détonation souffle le toit. La mort est 160.

Un bruit ténu de sanglots. Je frissonne. Le groupe d'élèves est encore là. Devant moi. Ils me regardent. Certains pleurent un peu, très discrètement. Moi aussi je les regarde. De toutes mes feuilles, mes branches, ma sève, je les regarde. La compassion dans leurs yeux me fait frissonner. La femme qui les accompagne attend que monte et s'installe notre émotion commune. Ils vont s'en aller, je le sais bien, et je vais rester planté là car c'est le sens de mon existence.

Doucement, elle amorce le mouvement d'un départ et elle leur dit : «il a connu la joie, les danses; il est un symbole. Il est jeune et pourtant chargé de souvenirs. Il a survécu au massacre. Il est le chêne de la Liberté».

Alors je les regarde se détourner. Peut-être, cette fois-ci ai-je pu faire quelque chose... peut-être les ai-je un peu changés... Je frissonne.

Kenza Brouillard 3<sup>e</sup>C . Collège Stendhal